

# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

George Besson & Henri Matisse

*De face, de profil, de dos*

Édition de Chantal Duverget

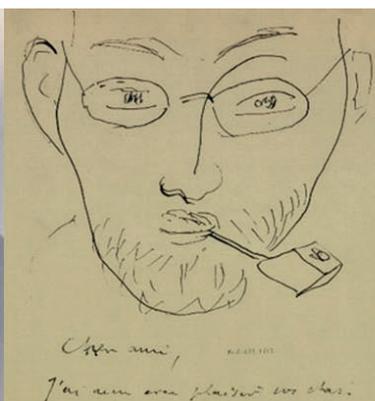


L'Atelier contemporain

## Sommaire

Dossier : George Besson & Henri Matisse

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Chantal Duverget
- 08. Lettres choisies
- 09. Portrait croisé
- 11. Éros dans la lettre - Épistolaire n°43
- 13. Dernières parutions
- 15. Agenda janvier - février 2018



George Besson & Henri Matisse

*De face, de profil, de dos*  
Édition de Chantal Duverget



L'Atelier contemporain

# Édito

## George Besson & Henri Matisse

Nathalie Jungerman

George Besson naît en 1882 à Saint-Claude, cité jurassienne dont l'économie est dominée à la fin du XIXe siècle par l'industrie du diamant et de la pipe. Il est le fils d'un pipier. Il vient à Paris en 1905 pour commercialiser les produits de l'entreprise familiale. Passionné par la photographie et la peinture depuis l'adolescence, il visite les lieux d'expositions de la capitale, s'enthousiasme pour les œuvres de Van Gogh, Matisse, Van Dongen, Albert Marquet... Les personnalités qu'il rencontre grâce à son engagement politique vont l'introduire dans les milieux littéraires. En 1908, il fait la connaissance des peintres Signac, Marquet, Bonnard et Matisse. Afin de défendre ses convictions politiques et artistiques, il fonde en 1912, avec Francis Jourdain, *Les Cahiers d'aujourd'hui*, revue bimestrielle qui publiera entre autres des articles antimilitaristes. Parfait autodidacte, il devient directeur artistique des Éditions Crès, puis, jusqu'en 1957, directeur de collection des Éditions Braun. Il est aussi critique à *L'Humanité* dans les années trente, et pendant vingt ans, à partir de 1949, sera le chroniqueur artistique des *Lettres Françaises*, hebdomadaire dirigé par Aragon, créé par Jean Paulhan pendant l'Occupation qui bénéficie du soutien financier du Parti communiste après la Libération.

Chantal Duverget s'est intéressée à la correspondance qu'il a entretenue avec les peintres (Renoir, Signac, Bonnard et Matisse) dans le cadre de ses travaux de recherche doctorale en histoire de l'art et de sa thèse soutenue en 1997, intitulée « George Besson, critique d'art et collectionneur (1882-1971) ». Auteur d'un beau catalogue publié en 2012, *George Besson, Itinéraire d'un passeur d'art* (Somogy, Musée de l'Abbaye, Saint-Claude), Chantal Duverget a établi, présenté et annoté les lettres, en grande partie inédites, que George Besson et Henri Matisse se sont envoyées de 1913 à 1953. Le volume illustré de quelques fac-similés, de reproductions de peintures et de photographies, paraîtra le 9 février prochain aux éditions L'Atelier contemporain, sous le titre *De face, de profil, de dos*, avec le soutien de la Fondation La Poste.

Le 16 janvier 2018, le prix des « Postiers écrivains » a été remis par Philippe Wahl, Président directeur général du Groupe La Poste, dans le cadre de la cérémonie des vœux, à Alexis Ruset dont le livre paru aux éditions Zinedi, *Pour que la mort ne crie pas victoire*, évoque les mentalités de la vie rurale du début du XXe siècle et le quotidien des soldats engagés dans la guerre des tranchées.

## Entretien avec Chantal Duverget

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Vous avez établi, présenté et annoté la Correspondance de George Besson et Henri Matisse qui va paraître le mois prochain aux éditions L'Atelier contemporain. Il est intéressant de se pencher sur le parcours de George Besson, fils d'un fabricant de pipes du Jura qui travaille dans l'entreprise familiale, et dont les centres d'intérêts sont multiples. Il se passionne dès l'adolescence pour la photographie, l'actualité littéraire et artistique...**

**Chantal Duverget** Ayant quitté le collège à quatorze ans en raison d'une santé fragile, le jeune George découvre l'art par l'intermédiaire d'une bibliothèque populaire. C'est à pied qu'il se rend hiver comme été jusqu'au hameau de Tressus, sur les hauteurs de Saint-Claude, dans un endroit sauvage, à mille mètres d'altitude, qualifié de « petite Sibérie ». Là, il dévore pêle-mêle romans, écrits sur l'art et journaux. Il s'intéresse surtout à une revue d'avant-garde fondée en 1889 à Paris, *La Revue Blanche*, où il suit l'actualité littéraire, théâtrale et artistique, découvrant les œuvres de Toulouse-Lautrec, Bonnard et Vallotton. Plus tard, George Besson ne manquera pas de souligner l'influence des frères Pernier, quatre ouvriers lapidaires, propagandistes de la Ligue de l'Enseignement, qui animaient cette bibliothèque contiguë à leur atelier et se montrera fier d'être un autodidacte.

**Comment ce provincial, qui quitte le collège à quatorze ans, deviendra un critique d'art, un collectionneur et un éditeur renommé ? L'engagement politique de George Besson sera déterminant... Son amitié avec Francis Jourdain également...**

**C.D.** L'engagement politique constitue vraisemblablement la clé de sa destinée personnelle et de sa carrière professionnelle. Lorsque George Besson rencontre Henri Matisse en

1907, il n'est que le fils d'un fabricant de pipes du Jura venu commercialiser les produits de l'entreprise familiale. Il sillonne la France, l'Allemagne, la Belgique et la Suisse pour présenter ses échantillons à une clientèle de négociants en gros. Il propose aussi ses collections de pipes aux grands magasins parisiens. Sa vie va être bouleversée par la crise sociale qui agite sa ville natale de Saint-Claude. Par l'intermédiaire d'Henri Ponard, fondateur du mouvement coopératif « La Fraternelle », il devient aussi le représentant d'une coopérative ouvrière. Il est désigné comme délégué de la Fédération socialiste jurassienne. Son engagement politique l'amène à côtoyer Marcel Sembat, fondateur de la SFIO, et le plonge rapidement dans l'avant-garde artistique. Reçu régulièrement de 1907 à 1914 dans la villa des Sembat, 11, rue Cauchois à Montmartre, George Besson y fera la connaissance de Marcel Cachin et de Paul Signac ainsi que de Félix Fénéon, directeur de *La Revue Blanche*. Là, il découvre les œuvres de Matisse avant de connaître l'homme.

George Besson rencontre pour la première fois Francis Jourdain en 1907 en participant aux visites guidées dominicales sous l'égide de « L'Art pour Tous », association liée aux Universités populaires. Francis était le fils de Frantz Jourdain, architecte des Grands Magasins de la Samaritaine et Président du Salon d'Automne. Francis Jourdain qui connut dès l'enfance Monet, Daudet, Zola, les Goncourt, lui fera connaître et apprécier des artistes comme Van Dongen, Vallotton, Marquet, des photographes comme Steichen, des hommes de science comme Henri Wallon, et restera son « directeur de conscience » pendant un demi-siècle. En 1912, George Besson lance avec Francis Jourdain la revue *Les Cahiers d'aujourd'hui*, publication bimestrielle faisant appel à la participation bénévole d'écrivains et d'artistes. Outre des biographies et des souvenirs, elle proposait des écrits



Chantal Duverget  
Photo © DR

Chargée de cours à l'Université ouverte de Franche-Comté, Chantal Duverget a soutenu en 1997 une thèse de doctorat en histoire de l'art sur « George Besson, critique d'art et collectionneur (1882-1971) ». Elle réalise de nombreuses conférences, notamment sur les courants artistiques aux XIXe et XXe siècles, et a effectué maintes études et contributions à des catalogues de musées, toujours dans le domaine de l'art. Elle a établi, présenté et annoté la Correspondance George Besson & Henri Matisse (L'Atelier contemporain, février 2018). Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation La Poste.

George Besson & Henri Matisse

*De face, de profil, de dos*  
Édition de Chantal Duverget



L'Atelier contemporain

*De face, de profil, de dos*  
Correspondance croisée George Besson & Henri Matisse,  
Édition établie, présentée et annotée par Chantal Duverget  
Éditions L'Atelier Contemporain, février 2018

Avec le soutien de



engagés inédits sur l'art, la littérature et la politique. La revue doit surtout son renom à des participations prestigieuses (Adolf Loos, Schönberg, Colette) ou à des sujets qui défrayèrent la chronique. Ainsi, dans le n°4, paru en avril 1913, George Besson publie plusieurs articles antimilitaristes, tel celui de Tristan Bernard « Qui veut la paix, prépare la paix ».

**George Besson s'intéresse aussi aux rapports que la photographie entretient avec l'art. Il est un ardent défenseur de la photographie pictorialiste, se lie avec Edward Steichen (1879-1973).**

**C.D.** Le jeune Besson se livre très tôt à la photographie grâce à un cadeau de son père. Dès son arrivée à Paris en 1905, il s'inscrit au Photo-Club de Paris, constitué en France en marge de la Société Française de Photographie. Il découvre les tendances par l'intermédiaire du *Bulletin du Photo-Club de Paris*. Il écrit son tout premier article dans *La Revue de Photographie* de 1907. C'est en signant cet écrit qu'il modifiera l'orthographe de son premier prénom et, supprimant le « s » final, écrira « George », à la manière anglaise.

George Besson est introduit dans le cercle très fermé du pictorialisme américain par l'intermédiaire du Photo-Club de Paris qui organise une exposition à la Little Gallery de la « Photo-Secession » de New York. C'est ainsi que, du 10 au 24 janvier 1906, il participe à la deuxième exposition de la Little Gallery consacrée à des photographes français (Robert Demachy, Constant Puyo) exposition relatée dans la revue *Camera Work*. Le groupe proposait cinquante épreuves photographiques de petit format représentatives du mouvement pictorialiste français. Besson figurait avec une seule épreuve. Il s'agissait de montrer les résultats obtenus à partir du procédé à la gomme bichromatée. George Besson fait la connaissance d'Edward Steichen par l'intermédiaire de Francis Jourdain, voisin du photographe et de sa famille à Voulangis. La rencontre sera concrétisée en 1909 par un portrait de George et d'Adèle Besson dont la pose raffinée témoigne d'un goût commun pour l'esthétisme.

Steichen confia ensuite à Besson un reportage pour la revue *Camera Work*. Dans cet article, publié en 1907 sous le titre « La photographie pictorialiste – une série d'interviews », il se montre un ardent défenseur des théories pictorialistes qui introduisent le style impressionniste en photographie. Il apporte sa contribution au grand débat sur les rapports de l'art et de la photographie, en menant l'enquête auprès d'artistes et écrivains qu'il fréquentait. La photographie avait alors mauvaise réputation auprès des artistes. En effet, à l'exception de Degas, Bonnard ou Vuillard, la plupart se défiaient de la photographie en raison de sa précision mécanique, de ses

résultats ordinaires et peu esthétiques. George Besson voulait les convaincre que les défauts attribués à la photographie devaient être attribués aux photographes. En leur faisant connaître la photographie pictorialiste, grâce à des spécimens variés de travaux de Steichen, il montrait qu'il était possible de réconcilier art et photographie. Ainsi Matisse déclarait : « Si elle est pratiquée par un homme de goût, la photographie aura l'apparence de l'art ».

**Il semble que les débuts du parcours de Besson présentent quelques similitudes avec ceux du marchand d'art et collectionneur Paul Guillaume (1891-1934) dans la mesure où ils sont autodidactes, s'intéressent tous les deux à l'avant-garde artistique, parviennent à se lier avec les grands noms de la littérature et de l'art, alors qu'ils sont issus d'un milieu qui ne les prédisposait pas à une telle carrière...**

**G.P.** C'est une belle histoire qui ressemble à celle de Besson, car ce sont les hasards des rencontres qui ont orienté leur destinée et les ont propulsés dans un univers très différent du milieu familial. En outre, Paul Guillaume\* est aussi d'origine franc-comtoise. Apollinaire va jouer pour lui le même rôle d'introducteur que Francis Jourdain pour Besson, sauf que Besson ne s'intéressera jamais aux arts premiers.

Pour diffuser leurs idées sur l'art, chacun d'eux va fonder une revue d'avant-garde : *Les Cahiers d'aujourd'hui* (1909-1914 et 1922-1924) pour George Besson et *Les Arts à Paris* (1918-1919) pour Paul Guillaume. Apollinaire écrivit une double préface pour la première fameuse confrontation du siècle, l'exposition Matisse-Picasso, en janvier-février 1918, à la galerie de Paul Guillaume, fg St-Honoré. C'est dans le n°3 des *Arts à Paris* que Guillaume annonce le décès de son ami Apollinaire le 9 novembre 1918. Autre point commun entre Besson et Guillaume : les pièces maîtresses de leur collection de tableaux sont des œuvres appartenant aux courants impressionniste et fauve, avec notamment Matisse. Tous deux ont commandé à Van Dongen un portrait : pour Besson, celui de sa première épouse, Adèle, en 1908 ; pour Paul Guillaume, son portrait en 1928, alors qu'il est au sommet de la réussite, qu'il a vendu au Dr Barnes pour sa fondation de Merion cent tableaux de Renoir, cinquante Cézanne, vingt-deux Picasso et douze Matisse, entre autres.

**Parlez-nous de la rencontre de Besson avec Matisse, de l'évolution de leur amitié, de leur relation avec Albert Marquet...**

**C.D.** George Besson rencontre Albert Marquet en mai 1910, à la galerie Druet par l'intermédiaire de Francis Jourdain. Il court alors les expositions et achète des œuvres d'art grâce à ses premiers

bénéfices. Dès le Salon d'Automne de 1906, il remarque *Le 14 juillet au Havre*, avant de l'acquérir vers 1920. Auparavant il avait photographié Marquet et Dufy en train de peindre le tableau depuis la terrasse du Café du Nord.

Besson et Marquet ne devinrent intimes qu'en 1917, à Marseille, lors d'une tournée à la fête foraine ou de soirées épiques avec Matisse. De passage pour raisons professionnelles, Besson trouve Marquet en compagnie de Matisse : « Un soir [de novembre 1917], je vis arriver à mon hôtel Matisse et Marquet transis de froid. Ils s'étaient embarqués pour le château d'If et, peu après le pont transbordeur, leur bateau s'était égaré dans le brouillard. C'est du moins ce que racontèrent une partie de la nuit ces Marseillais hilares. Depuis plus de vingt ans, ils se complétaient admirablement, ces deux compagnons qu'on ne vit jamais moroses dès qu'ils étaient réunis ». Dans son atelier du quai de Rive-Neuve, l'artiste exécutera alors pour George Besson *Le Vieux-Port à Marseille*. Besson avait acquis six huiles importantes de Marquet dont *l'Abside de Notre-Dame* (1901), *le Port de Naples* (1909) et *Les Deux Amies* (1912). Quant à *La Seine à Grenelle*, elle fut exécutée par l'artiste depuis l'appartement de Besson comme l'atteste une photographie de George Besson. Après la Grande Guerre, Besson reprend la publication des *Cahiers*. Le numéro 10 de la nouvelle série (1922), est consacré aux « Portraits plaisants », avec un dessin hors texte « Albert Marquet par lui-même », en illustration de l'article « Marquet » par Léon Werth (p. 195). Puis les numéros spéciaux évoluent vers des monographies de peintres contemporains, comme celle de Marquet dont il signe le texte. L'ouvrage, illustré de dessins de l'artiste, sera publié en 1920 et connaîtra une réédition en 1929. De 1925 à 1932, George Besson exercera les fonctions de directeur artistique des Éditions Crès et Cie. Puis, jusqu'en 1957, il sera directeur de collections aux Éditions Braun. À ce titre, en 1934, il lance « Les Maîtres », première collection de vulgarisation de l'histoire de l'art au format de poche (quatre-vingt-dix-huit titres). Il rédige lui-même le texte sur Marquet

tandis qu'il confie à Francis Jourdain le volume de la collection « Plastique ». Désormais reconnu comme critique d'art, de 1936 à 1969, ce sont encore quarante articles qu'il consacre à Marquet dans *L'Humanité*, *Ce Soir* et *Les Lettres françaises*. Comme d'autres élèves de Gustave Moreau, Marquet avait rejeté l'enseignement de l'Académie. Aussi avant 1905, pour lui et Matisse, la remise en question de la peinture passe par l'étude du nu et la construction selon des plans colorés arbitraires. Mais, pour George Besson, « Marquet fut un « fauve » toute sa vie. Révolté... il le fut par tempérament, par hygiène autant que par solidarité d'équipe. Car « le petit père Marquet » réputé placide, était en réalité provocateur de turbulence ». Selon l'article d'hommage publié par *L'Humanité* lors du décès de l'artiste, Marquet avait adhéré au Parti communiste en 1945. La maladie (cancer du foie) et le décès de Marquet le 14 juin 1947 feront l'objet d'un échange de cinq lettres entre Besson et Matisse, du 13 mai au 15 juin. À Paris, Besson rend visite chaque jour à Marcelle et Albert Marquet qui résidaient rue Dauphine. Il informe Matisse resté à Nice de l'aggravation de l'état de santé de Marquet et lui racontera son enterrement, accompagné d'une vingtaine de personnes et d'une délégation du Parti Communiste Français..

**Les lettres de Matisse à Besson n'ont pas la saveur ni la chaleur de celles qu'il a échangées avec André Rouveyre. Pour autant, elles sont un témoignage très enrichissant sur les relations d'un peintre avec son éditeur et sur l'élaboration des ouvrages...**

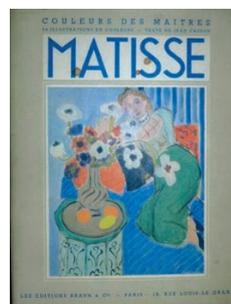
**C.D.** Les relations de George Besson avec Henri Matisse n'ont pas toujours été faciles et la correspondance témoigne de ces difficultés. Sur les cent lettres s'échelonnant entre 1918 et 1953, apparaissent des périodes de silence lors de deux conflits de nature professionnelle. D'abord, en 1924, un échange de quatre lettres avec Marguerite Duthuit, fille de l'artiste, qui souhaite renégocier le contrat d'édition de Matisse avec Besson alors directeur artistique des Éditions Crès et Cie. Ensuite, à la fin de 1938, une polémique entre Matisse



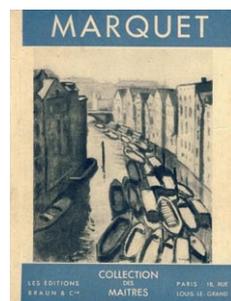
George Besson, Autoportrait, s. d. [vers 1912], tirage argentique, 24 x 18 cm, BMB (Photographie n°8). L'Atelier contemporain, page 25.



Henri Matisse à Nice posant à côté de son Autoportrait, début 1918, retirage années 60, 24,1 x 18,2 cm, coll. part. L'Atelier contemporain, page 27.



Matisse  
Préface de Jean Cassou  
George Besson  
Éditions Braun & cie,  
coll. Couleurs des Maîtres, 1939



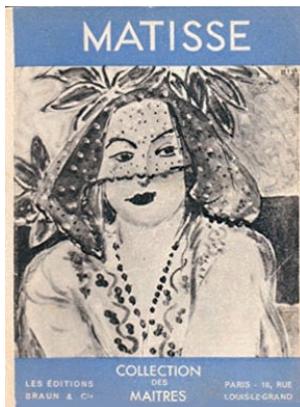
Marquet  
George Besson  
Éditions Braun & cie,  
collection des Maîtres, 1945

et Claude Roger-Marx, comprenant neuf lettres et trois textes dactylographiés et raturés, l'artiste demandant à George Besson d'intervenir pour que le critique modifie son texte. Directeur de collections aux Éditions Braun à partir de 1932, George Besson préparera un portefeuille de trente dessins de Matisse, préfacé par Jean Cassou, nécessitant un long échange en 1938-39 et un ouvrage sur Matisse dans la collection « Les Maîtres ». Le contenu des lettres comprend principalement la mise au point d'ouvrages concernant l'artiste, avec la préparation des textes, le choix des illustrations et le rapport texte-image. Plusieurs lettres inédites de Matisse à George Besson attestent de cette minutieuse préparation. Les lettres prennent une tournure plus personnelle pendant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, lorsque Amélie Matisse comprend l'attachement de son mari pour Lydia Delectorskaya, sa secrétaire et son assistante, elle quitte Nice en mars 1939 et rentre à Paris avec Marguerite. Pendant les vingt premiers jours de mai, Henri Matisse se rend à Paris, à la Banque de France où ses œuvres étaient à l'abri, pour procéder aux partages consécutifs à leur séparation. L'artiste faisant rarement des confidences sur ses états d'âme, les quelques mots qu'il laisse échapper sur ses démêlés conjugaux dans sa lettre du 20 juillet 1939, traduisent son désarroi. George Besson essaie de l'exhorter au sursaut et de le stimuler. Pendant toute la période de la « drôle de guerre », Matisse peindra à Nice. Le silence d'Amélie avait aussi des raisons extra-conjugales : en octobre 1944, Matisse est informé que sa femme et sa fille Marguerite, résistantes, ont été arrêtées. Amélie Matisse fera six mois de prison et Marguerite sera torturée, mais parviendra à éviter les camps. Captive dans un train stoppé près de Belfort lors d'un bombardement, elle réussit à s'échapper et se cache plusieurs semaines dans la forêt vosgienne.

Élève de Gustave Moreau, André Rouveyre avait rencontré Matisse dans l'atelier du maître en 1896. Il devint dessinateur de presse et échangea une abondante correspondance avec Matisse, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale. Craignant les bombardements alliés, Matisse demande à son ami Rouveyre, installé depuis peu à Vence, de lui trouver une location près de lui. C'est ainsi que Matisse quitte Nice en juin 1943 et emménage dans la villa « le Rêve », route de Saint-Jeannet à Vence où il restera cinq ans. Pierre Braun et George Besson ayant eu l'idée

d'un ouvrage sur les artistes, illustré de portraits d'Henri Cartier-Bresson, Matisse y accueille le photographe tandis que l'ami Rouveyre rédige une préface.

**Les échanges qui ont lieu en décembre 1938 sont tout à fait intéressants : Matisse reprend point par point la préface écrite par Claude Roger-Marx (Claudinet) qui « ne correspond pas à [s]es intentions d'artiste » et offre ainsi un exposé détaillé de son travail, de ses réflexions sur le dessin et la peinture. « Mon dessin au trait est la traduction directe et la plus pure de mon émotion », « Ils [dessins] sont générateurs de lumière... » écrit-il...**



Matisse  
George Besson  
Éditions Braun & cie,  
collection des Maîtres, 1945

**C.D.** S'agissant de la « correction » de la préface de Claude Roger-Marx, Matisse pose ses propres termes en les opposant à ceux du critique. Il résulte de cette fureur d'écriture une quête de l'expression qui serait en parfaite adéquation avec sa pensée. Cela donne d'abord l'« étude Claudinet », un brouillon manuscrit de premier jet. Besson ne s'est pas trompé en comprenant immédiatement l'intérêt de cette mise au point et en proposant de faire évoluer ces remarques négatives vers un texte fondamental visant à clarifier la genèse du travail de Matisse et son interprétation. Le texte définitif « Notes d'un peintre sur son dessin » sera publié par George Besson en juillet 1939, dans le numéro XXI de la revue *Le Point*, consacré à Henri Matisse.

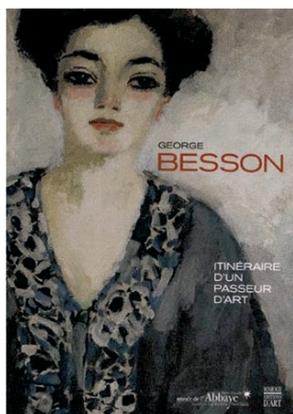
**Comment caractériseriez-vous la collection Besson ?**

**C.P.** De nos jours, collectionneur rime avec investisseur. Les sommes colossales, obtenues dans les enchères par certaines œuvres de Léonard de Vinci ou Monet, rendent celles-ci accessibles aux seuls rois du pétrole ou de l'informatique. Le grand public considère souvent l'art comme un placement à déposer dans un coffre et n' imagine plus acquérir une œuvre pour le seul plaisir de sa contemplation quotidienne. Pour George Besson, la peinture était « un bien commun et non une valeur de bourse à liquider le moment propice venu ». Il achetait par goût à des artistes amis et nombre d'œuvres ont même été exécutées spécialement pour lui. Il ne s'agit pas seulement de ses portraits par Bonnard, Marquet, Matisse ou de ceux de son épouse par Renoir, Van Dongen. Dans son appartement, certaines furent peintes – ce fut le cas pour celles de Marquet et d'Albert André -, d'autres y furent terminées – *Le Café du Petit*

*Poucet* de Bonnard en l'occurrence -. Il achetait aussi pour soutenir un peintre peu prisé des milieux officiels tel Van Dongen à ses débuts. Parce qu'il a effectué des choix esthétiques à contre-courant des goûts dominants au début du siècle qui se sont avérés a posteriori reconnus et confirmés par l'histoire, George Besson passe pour un collectionneur progressiste et un amateur compétent et éclairé. À présent, avec le recul, les œuvres considérées au début du siècle comme des œuvres d'avant-garde, sont devenues des « modernes classiques ». La collection Besson illustre les choix d'une génération marquée par l'impressionnisme et le fauvisme. Après la Seconde Guerre mondiale, George Besson a choisi les œuvres de jeunes artistes de la Seconde École de Paris. Mais il est resté fidèle à une peinture d'accès immédiat et de lecture facile à vocation décorative. C'est pourquoi le cubisme, le surréalisme et a fortiori la non-figuration sont absents de la collection Besson.

La collection Besson apparaît ensuite comme le corollaire de la conception sociale de l'art qu'il a toujours professée. « Lorsque nous avons eu quarante ans, comme nous n'avions pas de descendance directe, ma femme et moi, nous nous sommes demandé ce qu'allaient devenir, après nous, les peintures et les sculptures (en moins grand nombre) qu'il nous avait été donné, en nous privant quelquefois, de pouvoir acquérir. Les vendre ? Nous y avons été très souvent invités. Mais qu'aurions-nous fait de tant d'argent ? Nous avions une 3 CV qui nous suffit. Et nous sommes attachés à cette maison où nous vivons depuis plus d'un demi-siècle. Les enchères publiques après décès ? Tous les marchands et les autres dont je m'étais systématiquement plu à re-

pousser les propositions, auraient pris, ce jour-là, une fière revanche. Nous avons préféré donner. Et, conformément à nos idées, mettre à la disposition du public ce que, toujours, nous avons considéré comme des richesses trop pures pour être monnayables ».



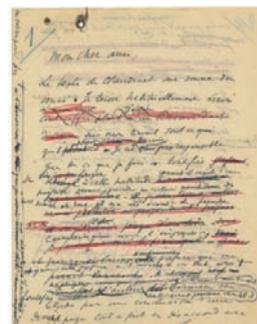
George Besson  
*Itinéraire d'un passeur d'art*  
Sous la direction de  
CHANTAL DUVERGET  
Préface de PIERRE DAIX  
Musée de l'Abbaye, Saint-Claude /  
Somogy éditions d'art, 2012

**Vous avez publié en 2012, *George Besson, Itinéraire d'un passeur d'art* (Somogy, éditions d'art / Musée de l'abbaye, Saint-Claude) où figurent notamment des extraits de lettres avec différents correspondants, parmi lesquels Bonnard, Marquet, Renoir, Aragon... Pensez-vous publier une autre correspondance de Georges Besson ?**

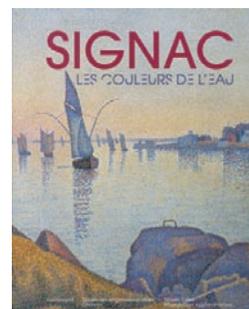
**C. D.** Dans *Itinéraire d'un passeur d'art*, ne figuraient pas en bibliographie la publication de deux correspondances ajoutées à deux catalogues parus postérieurement : Bonnard-Besson (2012) et Signac-Besson (2013). La mise en pages des lettres de Signac a été réalisée de façon remarquable par Caroline Larroche pour Gallimard avec un cahier de couleur bis et fac-similé de certaines lettres. Malheureusement les lettres de Besson n'ont pu être retrouvées dans les archives des ayants droit de Bonnard et de Signac. L'intérêt de la correspondance Matisse-Besson est que les lettres sont croisées et que les informations se complètent, mais, faute d'une datation précise côté Besson surtout, l'une des tâches essentielles a consisté dans ce classement.

Pour l'instant, je n'ai pas d'autre projet de publication de correspondance car, parmi les 1500 lettres conservées dans le fonds Besson, seuls ces trois artistes importants correspondaient régulièrement avec Besson.

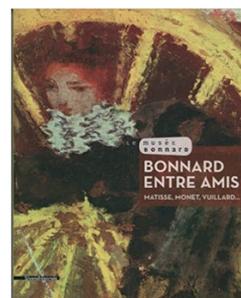
\*\*\*\*\*



Lettre de Matisse à Besson, 6 décembre 1938, BMB, lettre n°1559.1-2.  
Conflit avec Claude Roger-Marx  
L'Atelier contemporain, page 36.



*Signac, les couleurs de l'eau*  
Exposition Giverny, Musée des impressionnistes, 29 mars - 2 juillet 2013 ; exposition Montpellier, Musée Fabre, 12 juill. - 27 oct. 2013, Marina FERRETTI-BOCQUILLON (dir.), Paris, Musée des impressionnistes, Giverny / Éditions Gallimard, mars 2013, 235 p. [Contributions de Chantal DUVERGET : Essai « Entre Paul Signac et George Besson, une amitié de cœur ». Correspondance Signac : 133 lettres adressées à George Besson entre 1917 et 1935 (pp.156-228) ; Préface de Guy COGEVAL]



*Bonnard entre amis, Matisse, Monet, Vuillard...*  
Exposition Le Cannet, Musée Bonnard, 19 mai - 16 sept. 2012, Véronique SERRANO (dir.), Le Cannet, Musée Bonnard/Éditions Silvana Editoriale, mai 2012, 179 p.  
[Contributions de Chantal DUVERGET : Essai « Pierre Bonnard et George Besson : Et vive l'amitié », pp. 150-152. Correspondance Bonnard : 78 lettres de Pierre Bonnard adressées à George Besson entre 1911 et 1945. Fonds Besson, Besançon, Bibliothèque municipale. Transcription par Chantal DUVERGET, pp. 153-177].

# Lettres choisies

De face, de profil, de dos  
George Besson et Henri Matisse  
© Éditions L'Atelier contemporain, 2018

1918

**Matisse à Besson**

Nice 9 mai 1918

Mon Cher Ami,

Aujourd'hui temps magnifique, mais depuis un mois quel déluge, c'était à désespérer. Bien entendu, ça ne m'a pas empêché de travailler et, si ce n'est un petit tableau que je veux terminer avant de vider ces lieux, je serais déjà déménagé au Mt-Alban où j'ai loué un petit rez-de-chaussée bien placé. J'ai entrepris plusieurs paysages dans cette contrée et je serais plus à même d'y travailler en demeurant à côté. D'ailleurs mes 9 mois ici sont terminés et, quoique vous en pensiez, ma propriétaire veut que je parte pour faire les réparations qui doivent engluer de nouveaux et durables locataires. Je compte rester encore ici un mois, c'est-à-dire jusqu'à la mi-juin, et qui sait ?

Renoir est à Nice depuis un gros mois, venu faire soigner son pied qui le faisait souffrir. Il avait même été question d'une petite opération qui heureusement n'aura pas lieu, le pied va mieux. Il pense retourner à Cagnes ces jours-ci. Je l'ai vu comme lorsqu'il était à Cagnes, à peu près toutes les semaines. Il est toujours le même, quoique souffrant beaucoup et dormant difficilement. Quel exemple de courage ! En causant avec lui à une de mes dernières visites, l'idée m'est venue de lui montrer des choses que mes enfants m'ont apportées de Paris, c'est à dire ce que vous m'avez vu faire au quai, à la visite que vous m'avez faite cet été. Des petits panneaux ainsi qu'une figure en robe verte, assise dans un fauteuil violet, toile de 20. Je ne lui avais rien montré depuis que vous m'avez vu chez lui. Enfin je me suis risqué. Avec plaisir j'ai vu qu'il avait été plus qu'intéressé par mes petites choses et que la grande que je crois moins abordable, il l'a aimée. Mais notez que c'était la veille d'une visite de son médecin de Paris et que Renoir s'attendait à une opération, que j'avais laissé mes choses dans l'antichambre croyant le moment mal choisi et que c'est lui, quand il l'a su, qui [a] voulu absolument les voir.

À ma visite suivante hier matin il m'a reçu avec le plus grand plaisir et m'a dit: ce que vous m'avez montré il y a quelques jours m'a fait bien plaisir. Je lui ai dit combien j'en étais touché. Il m'a répondu : «Vous savez, vous avez affaire à un homme qui n'a peut-être pas fait grand-chose, mais qui a donné des choses qui sont bien à lui. J'ai travaillé intimement avec Monet, avec Cézanne et je suis toujours resté moi-même. Ce que vous m'avez montré est franc ; c'est bien de la peinture, ça porte. Je lui ai dit combien son approbation avait de l'importance pour moi qui ne savais qu'une chose au fond, c'est que je ne pouvais peindre autrement. Il m'a dit: « C'est ce que j'aime en vous ». Il a ajouté: « Moi je suis comme tout le monde, je ne vois que jusqu'à un certain point. C'est comme les amateurs. J'ai connu Groult, eh bien, il ne passait pas le XVIIIe siècle. J'ai connu Rouart, il n'allait que jusqu'à Millet. Il avait bien acheté un Manet, mais il ne l'aimait pas, c'était pour avoir un Manet. Il n'a jamais pu avoir un Courbet. Je suis comme ça aussi, il me faut donc voir plusieurs fois les choses qui viennent après moi ». Et il m'a dit cela avec une tendresse dont j'ai été vivement touché. J'ai pensé, en vous donnant de mes nouvelles, vous raconter cette chose qui m'a fait tant plaisir, pensant qu'elle pouvait vous intéresser.

(...)

Savez-vous quand finira la guerre ?

Je vous prie de présenter mes respectueuses amitiés à Madame Besson qui doit admirer son beau portrait, et de me croire votre bien dévoué.

Henri Matisse

1920

**Besson à Matisse**

20 [« 27 » raturé] - 9 [1920]

Mon Cher Ami,

Je ne me suis pas hâté de vous répondre car Melle Marguerite me disait bien que vous prolongiez sur les routes du Dauphiné vos escapades d'amoureux. Veinard ! Il y a trente œuvres au Salon d'automne : les 29 Renoir et votre « Famille ».

Elle m'enchant. Autant que la série d'Étretat ? Je ne sais pas. Vous vous livrez dans ces délicieux petits paysages avec une telle spontanéité que je suis bien prêt à être à demi infidèle aux œuvres plus anciennes. J'aimerais mieux ne pas avoir à choisir mais vous forcez toujours les gens à se poser cette question: « Ne suis-je pas plus ému qu'autrefois ? »

Et l'on s'aperçoit que notre joie naît des mêmes moyens mais que vous avez su l'exciter par un rythme inconnu. Vous êtes terrible, prince de la nouveauté. Les collaborateurs de votre livre sont Vildrac, Faure, Romains, Werth (66, rue d'Assas). Je pense vous envoyer demain le texte de ce dernier. Je n'obtiens rien de mon imprimeur. Mais je pense tout de même être prêt la semaine prochaine.

J'ai écrit à Parent la lettre suivante. Son texte d'homme peu habitué à écrire détonnait vraiment trop à côté des 4 autres articles. Pour les écrivains Vildrac, Werth... pour vous et pour moi, il valait mieux renoncer à Parent. Notre idée de faire écrire des admirateurs était une erreur et en publiant le texte Parent nous froissons toute une bande de gens pressentis ou oubliés

(...)

G.B.

Afin que Parent ou quelques autres personnes ne soient pas froissés, j'ai moi-même renoncé à me joindre à Werth, Romains, etc... Ce que je voulais écrire sur vous, je le donnerai dans mes *Cahiers* un peu plus tard.

J'espère que vous êtes installé, heureux, prêt au travail. Bonne chance et partagez avec Mme Matisse nos meilleures pensées amies  
George Besson

1938

**Matisse à Besson**

Le Régina Cimiez 1er décembre 1938

Cher ami,

Voici donc mes observations présentées par paragraphes correspondants à ceux de l'étude de critique que je me suis permis de numéroter au crayon sur l'étude même pour plus de clarté.

Page 1 paragraphe 1

1/ Mon cher ami,

Le texte de Claudinet me donne du souci. Je laisse habituellement écrire sur mon travail tout ce qui plait. Je ne me crois responsable que de ce que je fais. Toutefois je dois déroger à cette habitude quand il s'agit d'une préface devant précéder un certain nombre de mes dessins et dont il m'a été donné de prendre connaissance avant l'impression. Quand cette préface est à l'inverse de son but et ne correspond pas à mes intentions d'artiste. Toutefois l'auteur ne tromperait personne car il termine son étude par une conclusion d'une dernière page tout à fait en désaccord avec les cinq pages remplies d'erreurs qui la précèdent.

2/ Tout d'abord après avoir imaginé deux catégories de dessinateurs, premièrement les instinctifs purs, deuxièmement les fabriqués parmi lesquels il me place, il me concède une rétine extraordinaire, sans plus. Ce n'est guère, à mon avis, car la rétine n'est que la fenêtre derrière laquelle se tient un homme

à qui beaucoup d'autres qualités sont indispensables pour la compléter.

3/ Page 1. Paragraphe 1.

Mon éducation a consisté à me rendre compte des différents moyens d'expression de la couleur et du dessin. Comme il s'agit ici du dessin - ne nous étendons pas -. Mon éducation classique m'a naturellement porté à étudier [les] Maîtres, à me les assimiler autant que possible et à choisir, en considérant soit le volume, soit l'arabesque, soit les contrastes, soit l'harmonie et à reporter mes réflexions dans mon travail d'après nature, jusqu'au jour où je me suis rendu compte de mes besoins et où je me suis aperçu que le métier des Maîtres était à oublier ou plutôt à comprendre d'une manière toute personnelle. N'est-ce pas la règle de tout artiste de formation classique ?

4. III parag.

Mon dessin au trait est la traduction directe et la plus pure de mon émotion. Et la simplification du moyen permet cela. Cependant ces dessins sont plus complets qu'ils peuvent paraître à certains qui les assimileraient à une sorte de croquis. Ils sont générateurs de lumière ; regardés dans un jour réduit ou bien dans un éclairage indirect, ils contiennent, en plus de la saveur et la sensibilité de la ligne, la lumière et la couleur d'une façon évidente. Ces qualités sont aussi visibles en pleine lumière pour beaucoup. Leurs qualités viennent de ce qu'ils sont toujours précédés d'études faites avec un moyen moins absolu que le trait, le fusain par exemple ou l'estompe, qui permet de considérer simultanément le caractère du modèle, son expression humaine, la qualité de la lumière qui l'entoure, son ambiance. (...)

VII « Ce charmeur qui se plaît à charmer des monstres ». Je n'ai jamais cru que mes créations étaient des monstres charmés ou charmants. J'ai répondu à quelqu'un qui m'a dit que je ne voyais pas les femmes comme je les représentais : « Si j'en rencontrais de pareilles dans la rue, je me sauverais épouvanté ».

11. Avant tout je ne crée pas une femme, je fais un tableau.

(...)

Que devrez-vous faire ? Si j'avais été à Paris, j'aurais convoqué en mon atelier Mr Claudinet et aurais certainement pu lui montrer que son article est à refaire, même dans son intérêt. Je préfère me passer des préfaces que d'être présenté ainsi.

Bien cordialement

### Besson à Matisse

3. 12. 38

Mon cher ami

Il était entendu que je vous soumettrais le texte de Claude Roger-Marx. J'attendais votre opinion pour l'envoyer à l'imprimerie.

Je savais que des retouches seraient suggérées. J'ai votre lettre et vos observations. Je les fais transcrire et je les soumettrais demain à l'auteur.

Serai-je obligé de commander un autre texte ? C'est probable. Je vous avais demandé en juin si vous aviez une préférence parmi les critiques capables d'écrire sur vous. Ne m'ayant indiqué personne, je m'étais adressé à René Huyghe qui s'était récusé, ne pouvant écrire quoi que ce fût avant janvier-février.

Devant ce délai impossible à accepter, je m'étais adressé à C.R. Marx. Je vous tiendrai au courant de ce qui va se passer.

J'ai eu la semaine dernière un chromiste de Braun qui a vu les tableaux à reproduire en couleurs. Il croit obtenir un bon résultat.

Veillez croire à mes sentiments amis

George Besson

## Matisse & Besson Portrait croisé

Par Corinne Amar

Quand on pense à Henri Matisse (1869-1954), on pense aux couleurs de ses tableaux, aux frémissements de la lumière, aux formes, à la place qu'y occupent les corps, les vides autour d'eux, on pense à une certaine « joie de vivre », soyeuse, colorée, à une spiritualité laïque, on pense à tout ce dont, comme tout peintre, il disposait pour exprimer ses sentiments, et à ce qu'il poursuivait par-dessus tout : l'expression. Dans ses *Notes d'un peintre*, il exposait au public, pour « La Grande Revue » (25 décembre 1908) quelques-unes de ses idées sur l'art de peindre, rappelait la cohérence d'une continuité, évoquait le lien qui unissait ses toiles les plus récentes à celles qu'il avait peintes bien des années auparavant, reconnaissant de quelle façon sa pensée avait évolué mais tendant toujours vers le même but : « La tendance dominante de la couleur doit être de servir le mieux possible l'expression. Je pose mes tons sans parti pris. Si au premier abord, et peut-être sans que j'en aie eu conscience, un ton m'a séduit ou arrêté, je m'apercevrai le plus souvent, une fois mon tableau fini que j'ai respecté ce ton, alors que j'ai progressivement modifié et transformé tous les autres. (...) Ce qui m'intéresse le plus, ce n'est ni la nature morte, ni le paysage, c'est la figure. C'est elle qui me permet le mieux d'exprimer le sentiment pour ainsi dire religieux que je possède de la vie. »\* Il avait près de quarante ans. Cet aveu, il le renouvellera au peintre André Marchand, quelques quarante ans plus tard : « Au fond, je n'ai fait par la suite que développer cette idée, vous savez, on n'a qu'une idée, on naît avec, toute une vie durant, on développe son idée fixe, on la fait respirer. »\*\* La mère de Matisse était modiste, elle pratiquait la peinture sur porcelaine. C'est elle qui transmettra à son fils le sens des couleurs dont il fit l'apprentissage, grandissant dans une petite ville de Picardie, réputée pour ses très beaux tissus, Bohain-en-Vermandois. Opéré de l'appendicite, en 1890, il est alors en convalescence et, pour occuper ce temps, il se met à dessiner, grâce à un cadeau que lui fait sa mère ; une boîte de couleurs. Deux ans plus tard, refusant la carrière de commerçant que son père envisageait pour lui, il s'inscrit à l'école de dessin de Saint-Quentin, réussit le concours d'entrée à l'École des beaux-arts, à Paris, puis entre à l'atelier de Gustave Moreau. En 1905, il expose au Salon d'automne, avec Derain, Marquet, Rouault, Vlaminck. On les surnomme *les Fauves*, et son tableau *La femme au chapeau*, peinture

à l'huile, aux couleurs vives où prédominent le violet, le fauve, le pastel, harmonie féminine aux tonalités intenses du visage qui nous regarde, et qui représentait un portrait de son épouse et modèle, Amélie Paraye, provoque l'indignation.

Georges Besson (1882-1971) fut collectionneur et critique d'art, membre du Parti communiste, photographe amateur. Né dans une famille bourgeoise, fils d'un fabricant de pipes de Saint-Claude, provincial à l'instruction élémentaire, attaché à sa ville, il s'intéressait à l'effervescence des mouvements ouvriers au début du XXe siècle. Il était allé à Paris pour commercialiser les produits de l'entreprise paternelle. Il deviendra aussi le représentant d'une coopérative ouvrière, et cet engagement politique le liera à Marcel Sembat, avocat, journaliste, figure éminente du socialisme français, et passionné d'art contemporain. C'est chez ce dernier qu'il découvrira des œuvres de Matisse et côtoiera des grands noms de l'art et de la littérature du XXe siècle, il possédera lui-même des tableaux (il fera un don important au musée de Besançon), fréquentant les artistes, échangeant des correspondances avec nombre d'entre eux ; Vlaminck, Rouault, Dufy, Marquet, Bonnard, Cocteau, Colette, Aragon... La correspondance de George Besson et Henri Matisse, *George Besson & Henri Matisse, De face, de profil, de dos, Correspondance croisée, 1913-1953*, publiée aux éditions de L'Atelier contemporain, est établie, annotée et présentée par Chantal Duverget qui consacra sa thèse de doctorat d'histoire de l'art à George Besson (à Georges, il enlèvera délibérément le s). En 1912, George Besson est à l'initiative de la création d'une revue artistique *Les Cahiers d'aujourd'hui*, revue qui se proposait de publier des articles engagés sur l'art, la littérature ou la politique, et où collaborent des noms connus. Un dessin de Matisse, puis un autre, y apparaissent qui favoriseront la rencontre des deux hommes. Entre 1916 et 1920, George Besson séjournera à Marseille à plusieurs reprises avec le peintre Albert Marquet (1875-1947). Marquet est né dans une famille modeste, bordelaise, avec un pied bot, et sa mère l'avait alors encouragé à pratiquer la peinture et le dessin, pour pallier ce handicap qui le gênait dans sa marche. Il était entré lui aussi aux beaux-arts de Paris et avait intégré l'atelier de Gustave Moreau avec Matisse, son aîné de six ans qui agissait envers lui tel un protecteur, et qu'il avait continué de fréquenter par la suite. C'est à Marseille, avec Albert Marquet, que George Besson rencontrera Matisse, là, en villégiature sur le port, et qu'ils deviendront intimes. Le peintre fera son portrait, en 1917, réalisé en une séance. L'année suivante, alors que Matisse décide de s'installer à Nice pour la douceur de son climat (depuis l'enfance, sa santé est fragile), pour la paix qui y règne, pour la beauté de sa lumière,

il peint à nouveau un portrait de George Besson venu le retrouver dans une chambre d'hôtel de la ville, le temps de quatre séances de pose (entre le 7 et le 11 janvier 1918). Le premier portrait, en version réaliste, le montrait avec des lunettes, le second, plus géométrique, semble simplifié ; une version sans lunettes, cernes épais, en une palette de couleurs réduite – camaïeux de noirs et de blancs -, cadrage serré, évoquant quelque peu les « masques primitifs » qu'il exécuterait à la fin de sa vie : les deux portraits présentaient le modèle de face, le visage et le haut des épaules emplissant la surface de la toile. Après la visite de Besson à Nice, Matisse lui écrit, il a entrepris un autoportrait, il souligne des mots, des couleurs : « (...) J'ai repris ma petite vie. J'ai terminé mon portrait dans la glace ces jours-ci, il est à peine sec. Un intérieur longtemps travaillé de ma chambre d'hôtel, fenêtre et volets fermés sauf petit fenestron. On voit palmier et mer bleue, mon violon sur le bras du fauteuil, table rouge, plateau cuivre et, contre le mur, un carton à dessins rouge foncé, boîte à violon, intérieur bleu. » (30 mars 1918). C'est, par la suite, George Besson qui emmènera Matisse aux Collettes, à Cagnes, chez Renoir quelques mois avant sa mort, et Matisse lui montrera ses premières toiles peintes à Nice. « Je croyais que ce bougre travaillait comme ça... C'est faux... Il se donne beaucoup de mal », avouera Renoir \*\*\*\* (op. cité, introduction p.10). La correspondance croisée d'Henri Matisse et de George Besson offre la lecture de cent quatre lettres de Matisse adressées à Besson entre 1918 et 1953, et de soixante-dix-neuf lettres de Besson à Matisse, envoyées entre 1913 et 1953.

\* Henri Matisse, *Écrits et propos sur l'art*, chap. *Notes d'un peintre*, pp.48-49, Hermann éditeurs, 1972).

\*\* À André Marchand (1947) op. cité, p.41

\*\*\* George Besson & Henri Matisse, *De face, de profil, de dos, Correspondance croisée, 1913-1953*, éditions de L'Atelier contemporain, lettre de Henri Matisse à George Besson, [Nice, Riviera Glacier] 30 mars 18, p.47.

\*\*\*\* Auguste Renoir, op. cité, introduction p.10.

**Lire Henri Matisse, Portrait. Par Corinne Amar. Site Fondation La Poste, article du 12 mai 2005.**

<http://www.fondationlaposte.org/florilettre/portrait-dauteurs/henri-matisse-portrait-par-corinne-amar/>

**Éditions L'Atelier contemporain  
François-Marie Deyrolle, éditeur.**

<http://editionsateliercontemporain.net/>

# Éros dans la lettre Épistolaire n°43

Par Gaëlle Obiégly



Comme le dit Annie Ernaux, dans l'entretien qui fait le cœur de la revue *Épistolaire*, « une lettre a toujours cette valeur unique de vie ». Cela se vérifie particulièrement dans la succession d'articles érudits qui constituent le dossier principal de ce numéro. Il a pour titre *Éros dans la lettre*. Celles-ci sont commentées par des chercheurs mais aussi

des collectionneurs de ce genre d'objets singuliers. Les lettres érotiques ne sont apparues que récemment dans le corpus des correspondances d'écrivains. Par exemple, la publication de celle de James Joyce, en raison des lettres pornographiques adressées à sa femme Nora Barnacle, continue de poser problème, moins à ses admirateurs, comme ce fut le cas pourtant, qu'à son unique ayant-droit Stephen James Joyce. L'article est consacré aux « dirty letters » revient sur la généalogie de cette correspondance érotique entre Joyce et Nora Barnacle et sur la controverse de leur publication. Dans une partie de la revue qui se démarque du dossier *Éros dans la lettre*, on lit, toujours dans l'entretien précédemment cité, cette phrase d'Annie Ernaux : *Lire une lettre qui ne vous est pas destinée, c'est franchir un interdit, une atteinte grave à la personne. Se l'autoriser c'est une forme de viol.*

Que penser, alors, de la diffusion et de la publication des lettres intimes, érotiques que se sont échangées Joyce et sa femme ? La question pourrait se poser aussi pour toute correspondance de cette nature. À propos de Juliette Drouet et Victor Hugo, notamment. Mais les lettres de Juliette sont rédigées, pour la plupart, avec un vocabulaire codé. Pour échapper à toute accusation d'impudeur, et en prévision de leur éventuelle exposition – étant donné la notoriété de son amant. Juliette Drouet n'est pas pudibonde. Alors qu'est-ce, sinon, les regards indiscrets qui motive son langage chiffré à l'endroit de l'acte sexuel ? Les lettres de Joyce, elles, qualifiées en anglais de *Dirty*

*letters* tiennent précisément leur épithète des *dirty words* interdits dans toutes les publications américaines avant un arrêt de la Cour Suprême de 1963. Il s'agit d'un très petit nombre de lettres, une dizaine. Ce corpus érotique représente en fait dix lettres sur les trente-six lettres que se sont échangées Joyce et sa femme pour la seule année 1909. Et dans la très vaste correspondance de l'écrivain, il n'y a que ces dix lettres qui peuvent être qualifiées de vraiment érotiques. Les instances médiatiques ont focalisé leur attention sur ce mois chaud – décembre, en plein hiver dublinois. Pour les chercheurs, ce moment pose plusieurs problèmes. Où sont les lettres de Nora ? Pourquoi manque-t-il des lettres du côté de Joyce ? Qui les détient ? Ont-elles été détruites ? par qui ? Où en est-on des querelles et censures des héritiers ?

Le vocabulaire de ces lettres mélange argot du sexe, Dieu et argent et, comme on l'a dit, c'est de cela qu'elles tiennent leur parfum de scandale. Mais leur construction originale signale l'artiste. La tonalité formelle inédite de ces courriers l'atteste. Selon Philippe di Folco qui signe cette étude : ici « on sent l'épistolier en pleine confiance pénétrer dans un devenir-écrivain de plain-pied ». S'agit-il pour Joyce, comme pour Huysmans, de trouver par le biais de la correspondance privée un exutoire verbal ? Huysmans entretient avec le poète belge Théo Hannon une relation épistolaire où l'érotisme se lit à la littérature. Dans ses lettres Huysmans ne se contente pas de s'ouvrir de ses pratiques sexuelles mais il les aborde avec une inventivité métaphorique. Ceci prouve la liaison assumée chez lui entre l'écriture littéraire et l'activité sexuelle. Contrairement à Joyce, les lettres érotiques de Huysmans ne sont pas des lettres d'amour et ne s'adressent à aucune femme. C'est à des amis qu'il écrit. Ses courriers foisonnent de récits, confidences et conseils techniques d'ordre sexuel qui, en leur temps, aurait choqué les lecteurs ordinaires. Aujourd'hui, il est vrai, nous sommes blasés. Concernant la publication des *Dirty letters* de Joyce, il aura fallu attendre 1975. Et ni cette date ni l'éditeur de cette correspondance ne sont anodins. Viking Press, avec beaucoup de difficultés, a publié depuis 1933 D.H Lawrence, Durrell, Burroughs ou Kerouac. En 1975, les interdits qui pesaient sur le monde littéraire anglo-saxon se sont assouplis. Le contexte juridico-éditorial se libéralise. Les films pornographiques sont désormais projetés librement. Le marquis de Sade, Henry Miller ont droit à des éditions complètes. C'est une autre époque que celle de Huysmans dont la crudité verbale dans ses lettres vise le bégueulisme bourgeois vis-à-vis duquel il a, sa vie durant, multiplié les provocations. Mais Huysmans n'écrit pas seulement de lettres érotiques par esprit de provoca-

tion. L'impudeur est aussi peut-être une façon de prolonger des conversations masculines au sortir du bordel. On peut voir également dans ces coucheries de papier s'exercer la fascination pour le corps qui parcourt son œuvre.

Ce que révèle les lettres érotiques de Huysmans concerne son tempérament sexuel et son attitude résolument contraire à celle du machiste. Aucune gloriole de séducteur, il ne montre aucun esprit de conquête mais se fait la proie des femmes, se laisse séduire et, le plus souvent, résiste à la tentation. De même, il semblerait que Joyce n'ait pas été l'initiateur de sa relation érotico-mystique avec Nora Barnacle. C'est cette dernière qui aurait glissé sa main dans le pantalon de Joyce le 16 juin 1904 ! En atteste une lettre qu'il adresse à sa « pute aux yeux étranges » où il revient sur cet événement dont on connaît aujourd'hui la portée littéraire. Et touristique, puisque le 16 juin est devenu un jour de fête à Dublin. Huysmans, lui, s'en remet à la compétence des vraies prostituées. Ce que n'était pas Nora Barnacle. Joyce l'a certes rencontrée dans la rue mais elle était alors femme de chambre au Finn's hostel à Dublin. Huysmans, plutôt que draguer, fréquente les maisons closes. Il refuse la posture avantageuse des mâles conquérants et raconte volontiers dans ses lettres ses moments d'impuissance, ses ratages sexuels autant que ses succès. Son exhibitionnisme verbal, à l'œuvre dans sa correspondance, pallie son absence de combativité amoureuse. Du reste, si l'on s'en tenait au dossier érotique de la revue *Épistolaire*, les femmes apparaîtraient autant objets de désir que harceleuses. Juliette Drouet, des années durant, presse Victor Hugo de lui faire l'amour et la plupart de ses lettres l'invoquent à cela ou lui reprochent de s'y dérober. Ils sont devenus amants quelques semaines après leur rencontre, dans la nuit du 16 au 17 février 1833. À compter de cette date, Juliette Drouet va tenir dans des billets et de longues lettres la chronique tantôt pudique tantôt crue de leur sexualité. Celle-ci s'est rapidement éteinte. Et Juliette, on le voit dans sa correspondance, ne cesse de réclamer des étreintes. À l'inverse, Victor Hugo impose à sa maîtresse une continence pour éprouver sa vertu. Cette décision, dont Juliette souffre à longueur de lettres, a pour but de sauver la femme perdue grâce à l'amour pur et purificateur. Hugo ne s'est pas détourné de l'idéal romantique, bien qu'il multiplie les conquêtes. Mais en parallèle, il n'offre que frustration à Drouet qui « a faim ». S'agit-il d'un stratagème ? De fait, de toutes ses maîtresses, elle fut la seule qu'il ne quitta jamais. Sans doute parce qu'il lui sut gré de se conformer à son fantasme d'amour pur.

ÉPISTOLAIRE, N° 43, 2017

*Éros dans la lettre*

Éric Walbecq, Introduction – Bénédicte Obitz, « Le je(u) amoureux dans les lettres érotiques de Beaumarchais » – Gwenaëlle Sifferlen, « Extraits érotiques de la correspondance de Juliette Drouet à Victor Hugo » – Yvan Leclerc, « Flaubert : obscénités épistolaires d'un jeune homme » – Marlo Johnston, « Les lettres érotiques de Guy de Maupassant » – Jean-Marie Seillan, « Huysmans correspondancier érotique.

Le corps et les mots » – Jean Paul Goujon, « Un correspondant masqué : Pierre Louÿs » – Bruno Fuligni, « Monsieur le commissaire... Lettres à la police sur les affaires de moeurs » – Éric Walbecq, « Willy, Curnonsky, Louÿs et leurs belles amies » – Alexandre Dupouy, « L'Enchanteur pornographe » – Philippe Di Folco, « Dirty Letters – Petite histoire de la correspondance érotique entre James Joyce et Nora Barnacle ».

Perspectives : Entretien avec Annie Ernaux, « Autour des lettres ». Propos recueillis par Karin Schwerdtner – Philippe De Vita, « Georges Méliès épistolier. Projection et bricolage d'une résurrection ». Chroniques : Benoît Mélançon, « Curiosités » – André-Alain Morello, « Etat présent des études sur la correspondance de Marguerite Yourcenar » – Marianne Charrier-Vozel, Vie de l'Épistolaire. – Agnès Cousson dir, Bibliographie.

Recherche : Comptes rendus – Résumés des articles – Abstracts.

<http://www.epistolaire.org/>

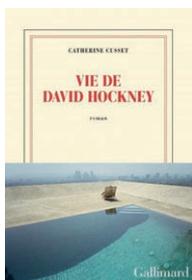
Avec le soutien de



# Dernières parutions

Par Corinne Amar

## Romans



**Catherine Cusset, *Vie de David Hockney*.** Elle excelle en tous les genres ; l'autoportrait sans complaisance voire l'autofiction, dans nombre de ses romans, la fiction, le recueil de nouvelles, la biographie de l'ami perdu, enfin, la biographie du peintre britannique David Hockney, hommage rendu à l'artiste qu'elle ne connaît pas, n'a jamais rencontré mais qu'elle admire. « C'est un portrait qui est ma vision de sa vie et de sa personne, même si c'est lui, son œuvre, ses mots, qui me l'ont inspiré »,

annonce-t-elle, en préambule. Elle nous offre ainsi, comme de l'intérieur, et comme dans son précédent roman, *L'autre qu'on adorait*, où le personnage était vu de son intérieur à lui, la figure hédoniste d'un créateur octogénaire, amoureux de la vie, de l'art, de la création sans cesse renouvelée, de l'amour et du plaisir sans lesquels il ne saurait vivre. Peut-être, se souvient-on de la rétrospective qui lui était consacrée au Centre Pompidou en octobre 2017, de ces tableaux d'où jaillissaient le bleu des piscines, la chair des corps masculins, l'acidulé de la couleur, le figuratif de la peinture, le jeu, le plaisir, l'exploration des techniques nouvelles – de la gravure aux collages photographiques, en passant par le fusain, le fax, l'iPad... C'est l'histoire d'une vie libre, d'une homosexualité tôt affranchie, traversée de grandes amours, de chagrins – il aime le jeune Peter et Peter le quitte – « *Et s'il oubliait Peter, s'il réussissait à vivre sans lui, ce dernier ne reviendrait-il pas ? Personne n'était attiré par la tristesse et la mélancolie. Mais par la gaieté, la force, le bonheur, oui* » ; de deuils, où le sida autour de lui décime, et d'une œuvre inspirée des maîtres ; Dubuffet, Matisse, Picasso ; d'un dessinateur précoce, audacieux, excentrique qui imposa son style, dès les années 1960, au sein du mouvement pop art. Éd. Gallimard, 192 p., 18,50 €. [Corinne Amar](#)



**Marc Pautrel, *La vie princière*.** Il la rencontre lors d'un séminaire, parenthèse *princière* où la nature environnante, le gîte, le couvert, sont une grâce, où se côtoient des chercheurs en résidence pour un temps dans ce lieu qu'il appelle le Domaine, et qui les rassemble au moment des repas. Il est peu bavard, peu mondain, s'ennuie un peu quand tous s'expriment en anglais, dans cette langue où il est peu à l'aise. Elle est en thèse de littérature française, de nationalité italo-américaine, elle enseigne, apprécie ses étudiants.

Elle sait qu'il est écrivain, il y a ses livres à la bibliothèque qu'elle a lus avec intérêt, elle s'enthousiasme pour un rien, est volontiers plus disert que lui, entame naturellement la conversation. Le récit commence par la fin, par cette lettre

qu'il lui écrit après son départ à elle de la propriété, alors que, par affinité, simple amitié ou proximité volontaire, ils ont passé pratiquement tout le séjour ensemble, et qu'il est tombé amoureux d'elle, sans avoir rien osé tenter. D'elle, nous savons ce qu'il a noté dans son journal aussitôt après l'avoir rencontrée. « L\*\*\*, cheveux châtons, yeux clairs bleus-gris, visage doux avec parfois des angles très beaux, intelligente, drôle, rapide. (...) Intéressante, environ trente ans, souple et pointue. À suivre. » Il s'intéresse déjà à elle, intrigué, troublé, aimanté, cherchant sa compagnie, l'anticipant, buvant ses paroles, lorsqu'au détour d'une phrase, il croit entendre les mots mon compagnon. Ainsi, elle n'est donc pas libre, et il garde pour lui tous ces sentiments, ce plein d'amour déjà nommé qui l'assaille, quand, charmante et spontanée, elle semble apprécier sa présence, et qu'une intimité secrète se tisse entre l'un et l'autre. Une écriture à la fois brève et ample, sans fioriture, qui dit la rencontre et ce qu'elle provoque. Éd. Gallimard, coll. L'Infini, 75 p., 10, 50 €. [Corinne Amar](#)



**Marceline Loridan-Ivens, *L'amour après*.** Elle est écrivain, scénariste, auteur du texte inoubliable *Et tu n'es pas revenu* (avec Judith Perrignon, éd. Grasset, 2015), tel un monologue qu'elle adressait à son père victime de la barbarie nazie. Fille d'émigrés juifs polonais, Marceline Rozenberg a quinze ans lorsqu'elle est déportée, avec son père, et qu'elle ira à Auschwitz. Elle en réchappera, pas lui. Dans ce nouveau récit, elle a quatre-vingt-neuf ans et nous ouvre sa malle à courrier, sa valise d'amour où, depuis 1946, à son retour

des camps, elle a enfoui toutes ses lettres, ses petits billets, mots passionnés, papiers tendres, mots d'amies déportées, elle les déplie, les relit, nous les lit, en une mémoire qui procède par images, qui arrive par bribes, qui s'exprime avec ce qu'elle a gardé de ses souvenirs et de ses cauchemars. Une femme qui a opté pour la vie jusqu'au bout, pour la liberté de la reconstruction d'elle-même, pour l'amour physique, malgré le corps qui résiste, traumatisé. Il y aura un premier mariage qui compte moins que le second, avec le grand nom du cinéma documentaire, Joris Ivens (décédé en 1989), et puis, les années de militantisme, d'insoumission, la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, son amitié avec Simone Veil, cet hommage vibrant qu'elle lui rend. Lorsque le livre commence, elle est en Israël, où elle est en train de signer son livre précédent, elle a perdu la vue, elle s'affole, croit que c'est la fin, la vie l'emporte : « (...) mais tout ça, je crois, ne se voyait pas de l'extérieur, je cachais tout, je remettais mon suicide à plus tard, on ne vient pas en Israël pour mourir. Il fallait continuer comme d'habitude. Une fois dans ma chambre, j'ai allumé un pétard, puis un autre. Mon amie Annette était avec moi, je lui parlais de mes noms, de Rozenberg, le plus important de tous qui a pourtant disparu derrière le patronyme des hommes que j'ai aimés ou épousés, ce que j'ai toujours regretté. » Éd. Grasset, 160 p., 16 €. [Corinne Amar](#)

## Publications soutenues par La Fondation La Poste

### Correspondances



**Lettres à Mme de Maintenon - Volume XI - 1715-1719 et lettres non datables.** Ce tome XI est le dernier volume de l'édition intégrale et critique de la correspondance de Mme de Maintenon. Il contient 562 lettres et billets adressés à la Marquise ainsi que neuf lettres autographes trouvées après la publication des tomes précédents. Les lettres à Mme de Maintenon proviennent de 99 correspondants différents et s'étendent sur les dernières années de sa vie, de 1715 à 1719 : les Papes Alexandre VIII et Innocent XII, Louis XVI, le Dauphin, la

Dauphine, les reines d'Angleterre et d'Espagne, les rois Philippe V d'Espagne et Jacques II d'Angleterre, le Duc et la Duchesse de Bourgogne, mais aussi Fénelon, Louis Antoine de Noailles, Mmes des Ursins, de Dangeau... Ces lettres documentent la Révocation de l'Édit de Nantes, la paix de Ryswick en 1697, l'acceptation du testament de Charles II d'Espagne en 1700...

Les lettres et billets de Mme de Caylus représentent presque les deux tiers de ce corpus. La dernière maladie et la mort du Roi constituent un sujet important dans ce volume ; à partir de la fin mai 1715, les lettres permettent de suivre en détail la fin de la vie de Louis XIV. On y suit également le sort malheureux du Prétendant Jacques III qui, après une nouvelle tentative pour reconquérir la couronne anglaise, doit se retirer définitivement au-delà des Alpes. Au cours de ces années, la bulle Unigenitus continue à déchirer l'Église de France. Les différents essais d'accommodement du Régent restent vains. Jusqu'à la fin de sa vie Mme de Maintenon s'inquiète de l'opiniâtreté des évêques qui refusent d'accepter sans réserve la bulle.

Ce volume contient une liste des Incipit des lettres adressées à Mme de Maintenon, ainsi qu'un index cumulatif des noms de personnes et de lieux de la correspondance passive (t. VIII-XI). Les lettres de ce tome apportent une source précieuse à l'historien en montrant de nouveau le rôle important joué par Mme de Maintenon pour de nombreux contemporains. Éd. Honoré Champion, 9 janvier 2018.

#### Picasso - Cocteau. Correspondance 1915-1963.

Correspondance introduite, rassemblée et annotée par Pierre Caizergues et Ioannis Kontaxopoulos. La correspondance croisée entre Pablo Picasso (1881-1973) et Jean Cocteau (1889-1963) en grande partie inédite, couvre la période qui s'étend de 1915 à 1963, année de la mort du poète. Elle apporte des compléments utiles à leur biographie, et à l'histoire du XXème siècle. Cocteau est le seul à avoir entretenu des liens amicaux et une correspondance



aussi volumineuse et ininterrompue avec le peintre espagnol. Trois périodes se succèdent : les premières années, de 1915 à 1923, sont celles d'une relation enthousiaste qui porte ses fruits autant pour l'évolution esthétique des deux artistes que pour leur collaboration. Picasso insuffle chez Cocteau le vocabulaire de l'avant-garde et de la modernité, le poète entraîne le peintre dans l'aventure des Ballets Russes. Cocteau publie en 1923 une des premières monographies consacrées au peintre.

Leurs liens se distendent entre 1927 et 1949, mais en critique d'art avisé, Cocteau reste sensible aux œuvres majeures de son ami dont les sculptures d'assemblages hétéroclites suscitent des réflexions encore peu connues aujourd'hui. Une troisième période, de 1950 à 1963 s'amorce à la faveur de leur installation dans le midi de la France. Mais leur amitié est ternie par une méfiance et une exaspération mutuelles, tandis que l'admiration réciproque perdure.

Leurs échanges artistiques influencent leur œuvre, graphique de Cocteau, tandis que le travail de Picasso s'inspire du goût de l'invention verbale étourdissante du poète français. Éd. Gallimard. À paraître le 8 février 2018.

### Revue



#### La Revue de la BNU de Strasbourg : numéro spécial Gutenberg.

À l'occasion des 550 ans de la mort de l'inventeur de l'imprimerie en Occident, Johannes Gutenberg, la BNU s'associe au master Métiers de l'édition de l'Université de Strasbourg pour publier un numéro spécial de sa publication périodique « La Revue de la BNU » (les numéros parus sont feuilletables sur [www.bnu.fr](http://www.bnu.fr), rubrique « Action culturelle »). Conçu comme un travail commun entre bibliothécaires et étudiants du master (de la recherche des auteurs jusqu'à la conception graphique), ce projet entend aborder l'héritage de Gutenberg sous différentes facettes : rappel des étapes de l'apparition de l'imprimerie dans le monde, regards actuels sur le personnage et l'histoire de son invention, inscription de cet héritage dans une histoire européenne de l'évolution de l'imprimerie et ses conséquences (notamment sur la démocratisation progressive de l'objet imprimé), regards sur l'imprimerie aujourd'hui, particulièrement par rapport à la « révolution numérique », réception actuelle de Gutenberg, y compris à travers les institutions qui perpétuent son héritage ou encore les monuments commémoratifs qui lui sont consacrés. Le numéro spécial fera également place à des interventions de jeunes graphistes et typographes contemporains, revisitant à leur manière les thématiques toujours actuelles de la création graphique et de la didactique visuelle. La Revue abordera ainsi, sous des angles variés et originaux, les thèmes (essentiels dans les bibliothèques, mais pas seulement...) de la création et de la diffusion des objets imprimés, et au-delà, de la médiatisation de l'information et de la communication de masse. Dans le cadre de l'année de festivités programmée par l'Espace européen Gutenberg, la parution de ce numéro sera présentée lors d'une table ronde avec les étudiants et les auteurs, le 3 février 2018, soit le jour même de l'anniversaire de la disparition de Gutenberg. Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, janvier 2018.

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

### Prix littéraires

#### Prix des Postiers Écrivains – 3ème édition Remise du Prix le 16 janvier 2018



Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.



**Alexis Ruset**

*Pour que la mort ne crie pas victoire*  
Éditions Zinedi  
Prix des Postiers Écrivains

#### Le lauréat 2018 :

Alexis RUSSET, pour son livre, *Pour que la mort ne crie pas victoire*, Éditions Zinedi

#### Le jury a souhaité attribuer une mention à :

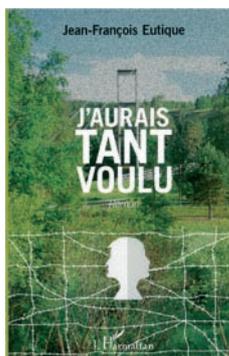
Jean-François Eutique, pour son livre, *J'aurais tant voulu*, Éditions l'Harmattan

#### Les membres du jury

Présidente : Bénédicte des Mazery, Écrivaine et journaliste  
Alain Absire, Écrivain, Président de la Sofia (Société Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit)  
Philippe Bajou, Secrétaire Général, Directeur Général Adjoint du Groupe La Poste  
Chantal Bouchier-Saada, Responsable de l'espace culture (Lemnys)  
Georges-Olivier Châteaureynaud, Écrivain  
Sylvie François, Directrice Générale Adjointe, Directrice des Ressources Humaines et des Relations Sociales  
Jean-Luc Manet, Assistant d'études Pôle Affaires signalées Services Courriers Colis  
Lauréat du Prix des postiers écrivains 2017  
Hélène Marienské, Romancière  
Carole Martinez, Romancière  
Catherine Thoyer, Factrice

#### Les 7 auteurs présélectionnés :

- Courtial Eric, Technico commercial clientèle entreprise La Banque Postale, *Le Sécateur*, Éditions du Caïman
- Dos Santos Johanna, Juriste Services Courrier Colis Guyancourt, *Obsession* (tome 1), Butterfly Éditions
- Eutique Jean-François, postier retrait (dernière affectation chef d'équipe de la distribution Montpellier RP), *J'aurais tant voulu*, Éditions l'Harmattan
- Malaisé Philippe, Facteur Daudin distribution Molsheim PPDC, *Entrailles*, Éditions Ex Aequo
- Roullier Jean-Claude, Responsable Sernac BSCC Paris-Bonvin, *Aux planètes*, Éditions Thot
- Ruset Alexis, postier retraité (dernière affectation Directeur Général Geopost), *Pour que la mort ne crie pas victoire*, Éditions Zinedi
- Soufflet Florence, Contrôleur audit des Associations DNAS Gentilly, *D'un jardin à l'autre*, 5 Sens Éditions



**Jean-François Eutique**

*J'aurais tant voulu*  
Éditions l'Harmattan  
Mention du Prix des Postiers Écrivains

Les délibérations du jury se sont tenues le mardi 19 décembre à 18h00 au Lemnys. Les résultats ont été annoncés par Monsieur Wahl dans le cadre de la cérémonie des vœux, le 16 janvier 2018.

Pour en savoir plus :

<http://www.fondationlaposte.org/projet/prix-des-postiers-ecrivains-2018/>



**Prix Sévigné 2017**  
**Le 8 février 2018**  
**Musée national Eugène Delacroix**

Le Prix Sévigné, créé en 1996 et que la Fondation soutient depuis 2006, récompense l'auteur d'une édition de correspondances inédites, ou apportant une connaissance nouvelle par ses annotations ou ses commentaires.

Remise du 22ème Prix Sévigné le 8 février 2018 au Musée national Eugène Delacroix.

## Festivals

**Festival littéraire Le Goût des Autres – 7ème édition**  
**Du 18 au 21 janvier 2018, Ville du Havre**



Le festival s'inscrit dans le cadre de la politique culturelle menée par la Ville du Havre en faveur du développement de la lecture et qui a pour nom « Lire au Havre ».

La 7ème édition porte sur le thème des littératures new-yorkaises. Depuis sa création en 2012, le festival littéraire Le Goût des Autres place au cœur de sa ligne artistique et culturelle le développement des projets de territoire, plus particulièrement des projets d'écriture en direction de tous les publics, par le développement de résidences...

Little Man : un atelier d'écriture de et par l'illustrateur Antoine Guilloppé accompagné par le performeur musical havrais Blvck Sand.

Le réseau Lire au Havre, réseau des bibliothèques municipales du Havre, les écoles primaires du Havre, et le festival Le Goût des Autres, s'associent pour mettre en place un projet pédagogique et artistique qui va permettre à deux cent soixante-dix élèves de découvrir un auteur-illustrateur incontournable dans le paysage de la littérature jeunesse, Antoine Guilloppé.

Le Noël D'Auggie Wren de Paul Auster : un atelier d'écriture et de lecture à voix haute par l'auteur Thomas Scotto accompagné par la musicienne Pauline Denize et la comédienne Laëticia Botella.

En collaboration avec le Contrat de Réussite Educative Départemental de la Seine-Maritime, et la compagnie de théâtre havraise Les Nuits Vertes, le festival propose de novembre 2017 à janvier 2018 une résidence d'écriture et de lecture à voix haute à partir de l'oeuvre de Paul Auster, Le Noël D'Auggie Wren.

Organisés au collège Marcel Pagnol du Havre, les ateliers d'écriture et de pratique de lecture à voix haute seront animés par la comédienne-metteur en scène de la compagnie Les Nuits Vertes, Laëticia Botella. Ils permettront de sensibiliser douze classes du collège, de la sixième à la troisième. Le travail d'écriture s'articulera autour d'une nouvelle épistolaire entre Paul Auster et les élèves. Il permettra ainsi de développer l'imaginaire de ces derniers et de les décomplexer par rapport à l'acte d'écriture. La mise en pratique de la lecture à voix haute du texte Le Noël D'Auggie Wren favorisera le développement de la confiance en soi, une écoute nouvelle, une curiosité de la littérature.

Dans le cadre de ses missions de formation continue auprès des enseignants du second degré, la Région académique Normandie proposera une formation pilotée par la Délégation académique à l'action culturelle intitulée « Atelier académique d'écriture ». Les enseignants en formation travailleront durant une journée avec l'écrivain Olivia Rosenthal (Prix du livre Inter 2011) et l'éditrice havraise Élodie Boyer.

En collaboration avec Le Labo des histoires, l'association nationale dédiée à l'écriture, les centres sociaux de la Ville du Havre et les associations du territoire havrais, proposent un projet d'ateliers d'écritures et de lectures à voix haute autour de l'ouvrage de Neal Cassady, Dingue de la vie & de toi & de tout.

Ce projet de médiation culturelle, centré autour d'un travail d'écriture de correspondances, s'articulera de deux manières :

Mise en place d'ateliers d'écriture de correspondances fictives à la manière de Neal Cassady, animés par l'écrivain havrais Isabelle Letélié à l'intention d'un groupe constitué de jeunes de 12 à 25 ans repérés par les centres sociaux du territoire du Havre.

Lancement d'un concours d'écriture de nouvelles épistolaires à la manière de Neal Cassady auprès de l'ensemble des havrais âgés de 18 à 25 ans. Un jury constitué remettra un prix aux meilleures nouvelles (Invitations pour la grande nuit du Goût des autres). Les plus belles correspondances, retenues pas le jury, seront lues par leurs auteurs à la radio du festival.

**Festival d'Aix-en-Provence, 70ème édition**  
**Soutien à l'Académie Européenne de Musique.**  
**« Cacher la profondeur » Spectacle musical**  
**Le 2 février à 20h30**  
**Théâtre Impérial de Compiègne**



« Cacher la profondeur »

Autour des correspondances de Richard Strauss et de Hugo von Hofmannsthal, l'Académie du Festival d'Aix-en-Provence et le Théâtre Impérial invitent Aliénor Dauchez à créer sur scène ce spectacle musical pour deux chanteurs, un comédien et un pianiste.

Au pays de l'opéra, la collaboration nécessaire mais souvent problématique entre compositeur et librettiste occupe une place centrale. Elle a rarement été aussi fructueuse que dans le cas de Richard Strauss et de Hugo von Hofmannsthal, dans les premières décennies du XXe siècle. La rencontre entre le musicien bavarois et le poète viennois avait certes quelque chose d'une évidence. Car ces deux esprits cosmopolites étaient épris d'une culture européenne qu'ils connaissaient en profondeur. Mais leur collaboration ressemblait aussi à l'union de la carpe et du lapin, tant les caractères du pragmatique bourgeois allemand et de l'idéaliste aristocrate autrichien avaient de discordances. De cette valse-hésitation entre harmonie et désaccord, la riche correspondance des deux artistes témoigne avec fulgurance. Et voilà que ces lettres servent de point de départ à une évocation théâtrale et musicale, où voix parlée et voix chantée, musique et texte rappellent que toute collaboration s'enrichit de ses aspérités.

Aliénor Dauchez, metteuse en scène, s'empare de ces correspondances. Elle connaît bien Compiègne pour avoir reçu le diplôme d'ingénieur de l'UTC. Depuis, elle a étudié les arts plastiques à Berlin et à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Elle s'est formée entre autres au théâtre musical auprès de Sasha Waltz et de Heiner Goebbels. Avec sa compagnie La Cage, elle crée différents spectacles de théâtre musical qui sont présentés en France, en Europe et au Canada.

Texte

Richard Strauss, Hugo von Hofmannsthal

Musique

Richard Strauss, et autres compositeurs

Mise en espace Aliénor Dauchez

Avec

Andreea Soare, soprano – ancienne artiste de l'Académie du Festival d'Aix et de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris

Marlène Assayag, soprano – ancienne artiste de l'Académie du Festival d'Aix

Antoine Sarrazin, comédien

Roman Lemberg, pianiste

le site du Théâtre de Compiègne

Théâtre Impérial

3 rue Othenin

60200 Compiègne

03 44 40 17 10

accueil@theatre-imperial.com

## Expositions

**Barbara**

**Jusqu'au 28 janvier 2018.**

**Cité de la Musique, Philharmonie de Paris**



Barbara : une longue dame brune, un visage aux traits dessinés, des textes ciselés chargés de mélancolie, telle est l'image en clair-obscur qui s'impose sur papier glacé. L'exposition propose au contraire de passer derrière le rideau : elle raconte l'histoire d'une petite fille juive à l'enfance meurtrie, qui décida que le spectacle serait sa vie et le théâtre, le décor de son quotidien ; elle dévoile la femme que devint Barbara, vibrante et lumineuse.

Manuscrits, correspondances, dessins, d'innombrables documents inédits confiés par les proches de la chanteuse laissent deviner la Barbara intime, passionnée, comme ces courriers bouleversants qui éclairent une facette méconnue de Barbara : son investissement auprès des artistes, des prisonniers et des malades du sida.

La Fondation La Poste finance l'impression de 5000 exemplaires d'un télégramme vierge issu des collections du musée de La Poste invitant les visiteurs à écrire un mot d'admiration à Barbara pendant la durée de l'exposition.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/expositionbarbara>

Cité de la musique - Philharmonie de Paris

221, avenue Jean-Jaurès

75019 Paris

## Autres Manifestations

## Théâtre

**Bovary, spectacle****Du lundi 12 février 2018 au mardi 13 février 2018****Théâtre du Beauvaisis, Beauvais**

Une adaptation non pas du roman de Flaubert, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature, mais de son esprit, saisi à l'occasion du procès dont il fut l'objet pour « outrage aux bonnes mœurs ».

Tiago Rodrigues figure parmi les créateurs de théâtre les plus remarquables de notre temps. Il dirige le Théâtre National de Lisbonne, et propose des pièces étonnantes, nourries de théâtre et d'œuvres littéraires classiques. Dans Bovary, il tresse en un seul geste trois moments autour du roman de Flaubert, Madame Bovary : le procès qui lui fut intenté en 1857 pour empêcher la publication du roman ; les lettres qu'il écrivait alors à l'amour de sa vie, Elisa Schlesinger ; et le roman lui-même. Un moment politique, un moment intime et un moment artistique. Les cinq interprètes naviguent d'une ambiance à une autre avec limpidité, servis par une scénographie simple. Les enjeux fondamentaux apparaissent clairement : liberté d'expression, amour et insatisfaction, réalité et rêves. Tour à tour avocat général, personnages du roman, auteur confronté aux doutes, ils animent un théâtre des passions : nous sommes dans les rues de Rouen qu'Emma traverse en fiacre pour rejoindre son amant. Assistons au procès sur les bancs du public. Lisons, au fur et à mesure qu'il les écrit, les lettres à la femme de sa vie. Et concluons avec lui : Madame Bovary, c'est moi... Bovary a reçu le prix Meilleure création d'une pièce en langue française décerné par le Syndicat de la critique théâtre, musique et danse.

TEXTE ET MISE EN SCÈNE – Tiago Rodrigues

D'après le roman Madame Bovary de Gustave Flaubert et le procès Flaubert

TRADUCTION FRANÇAISE – Thomas Resendes

AVEC – Mathieu Boisliveau, David Geselson, Grégoire Monsaingeon, Alma Palacios, Ruth Vega-Fernandez

LUMIÈRES – Nuno Meira

SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES – Ângela Rocha

DÉCOR – Marion Abeille

RÉGIE GÉNÉRALE – Frank Condat

REGIE LUMIERE – Véronique Bosi

THÉÂTRE DU BEAUVAISIS

40 rue Vinot préfontaine

CS 60776 60007 – BEAUVAIS Cedex

Billetterie : 03 44 06 08 20

<http://www.theatredubeauvaisis.com/>



©Nathalie Jungerman



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP A 503  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)